

Rosa Luxemburg : la découverte de l'effet boomerang de l'impérialisme et la liberté

Marie-Claire Caloz-Tschopp, Collège International de Philosophie

« Quels que soient les responsables immédiats du déchaînement de cette guerre, une chose est certaine : la guerre qui a provoqué tout ce chaos est le produit de l'impérialisme. Elle est issue de la volonté des classes capitalistes de chaque nation de vivre de l'exploitation du travail humain et des richesses naturelles de l'univers. De telle sorte que les nations économiquement arriérées ou politiquement faibles tombent sous le joug des grandes puissances, lesquelles essaient, dans cette guerre, de remanier la carte du monde par le fer et par le sang, selon leurs intérêts ». Manifeste de la Conférence de Zimmerwald (extrait), 1915.

« Si je le pouvais, j'annexerais les planètes ».
Cecil Rhodes¹

Résumé : Dans ce texte, je me propose de (re)lire Rosa Luxemburg pour saisir le rapport entre sa découverte de l'effet boomerang de l'impérialisme au tournant du XIXe-XXe siècle et la place spéciale qu'elle accorde aux masses prolétaires dans la révolution. Au tournant du XIXe-XXe siècle, le schème *socialisme (du prolétariat) ou barbarie* (ruine de la civilisation) structure son œuvre. Un autre schème, *impérialisme, guerre, révolution*, en développe la dialectique. Pour Luxemburg il n'y a pas de loi ni de fin de l'histoire. Comment comprendre depuis ce qu'elle montre de la « barbarie » de l'impérialisme, de son opposition à la guerre et de sa conception de la révolution par les masses, les liens entre *déterminisme/indétermination dans le « socialisme »*? Rosa Luxemburg serait-elle déterministe quand elle pense la violence de l'impérialisme et la révolution des masses, elles aussi emportées par l'expansion destructrice? La symbiose, la plasticité adaptative de l'inconscient individuel et des institutions décrites par un psychanalyste argentin, Jose Bleger, nous indureraient-elles, dans l'air du temps, à mettre l'accent sur le déterminisme en oubliant la puissance d'être (Spinoza) tragique dans son oeuvre ?

Mots-clés : déterminisme, indétermination, liberté, effet boomerang, impérialisme, guerre, révolution, socialisme, prolétariat, émancipation.

Introduction²

Partons d'une des maximes de Rosa Luxemburg: la « liberté de penser autrement »³ en nous l'appliquant à nous-même pour lire ses textes, avec en arrière-fond la présence de Gramsci, dont André Tosel est un éminent spécialiste. Qu'est-ce qui m'a attirée vers Rosa Luxemburg pour proposer à André Tosel de la (re)lire dans le Séminaire en même temps que Antonio Gramsci ? C'est son désir de vérité sur l'impérialisme et son désir de liberté dans son engagement dans le socialisme révolutionnaire.

Prenons un des outils de la recherche en cours – l'autre étant *Violence et Civilité* de Balibar (2010) -, nos travaux sur Jose Bleger (Caloz-Tschopp& AmatiSas&Valeria Wagner, 2016) sur la symbiose, le cadre, et l'ambiguïté ou plasticité adaptative de l'inconscient individuel et des institutions, pour nous interroger sur certaines lectures du marxisme et de Luxemburg en particulier qui, en symbiose avec l'air du temps, insistent sur le déterminisme, la fatalité, voire la fin de l'histoire en oubliant la créativité intime et politique, la puissance d'être (Spinoza) tragique? Aucune lecture ne peut se revendiquer d'un objectivisme absolu. Prenons un instant « la liberté de penser autrement ».

« *Socialisme ou Barbarie* » est l'axe central de l'œuvre de Luxemburg. La formule, largement

reprise, indique un choix qui se radicalise au tournant des XIXe-XXe siècles avec l'avènement de l'impérialisme dans la foulée du colonialisme, son développement brutal, complexe⁴, ses résultats imprévisibles⁵.

Choisir une femme, un homme, deux révolutionnaires du XXe siècle. Rosa Luxemburg arrive à la fin d'un cycle historique du capitalisme, Antonio Gramsci au début d'un autre cycle où la révolution et la guerre, la répression et la prison ont été l'horizon de leur vie.

Que désigne l'alternative qui a interpellé les lectrices et lecteurs de Luxemburg⁶ menant un travail critique sur l'héritage du *Capital* de Marx, les expériences révolutionnaires (Allemagne, Russie) à l'époque ? Ce qui m'intéresse n'est pas de chercher dans son œuvre, une « totalité » explicative dont nous serions orphelins, mais de percevoir ce qu'elle décrit dans une période historique de convulsions qui traverse des millions de vies et d'œuvres. Je postule que sa métaphore du boomerang pour désigner un des effets de l'impérialisme transforme à la fois le pouvoir de domination impérialiste et la question de la révolution. Notons d'emblée que le mouvement habituel du boomerang est un aller-retour vers celui qui l'a lancé, à condition qu'il n'ait pas atteint sa cible. Les aborigènes d'Australie⁷ nous apprennent cependant qu'il existe une grande diversité de boomerangs à mouvements et usages multiples (armes, jeux, chasse, etc.). Les mouvements des boomerangs sont complexes et indéterminés.

L'enjeu de la présente lecture de Luxemburg est l'approfondissement de sa réflexion sur le capitalisme expansionniste qui, aujourd'hui ne peut se comprendre comme une nouvelle phase d'accumulation primitive/expulsion complexe (Sassen, 2014). La métaphore de l'explosion, son refus de la guerre, son attention aux masses, apporte des éléments pour ne pas céder au déterminisme et retrouver ce que Spinoza appelle la puissance d'être. On peut la (re)lire à la lumière de trois axes de la politique et la philosophie: *déterminisme/indétermination, force/puissance, liberté/socialisme*⁸. La démarche conduit à intégrer ses apports à la philosophie, à la citoyenneté contemporaine, aux recherches de nouveaux paradigmes en épistémologie et aux méthodes de recherche en sciences sociales.

A partir de là, on peut se poser trois questions:

- (1) Que nous montre Luxemburg sur l'effet boomerang de l'impérialisme qui ne soit pas réductible à un simple effet en retour mécanique?
- (2) que signifie son usage du mot « catastrophe »? Développe-t-elle une vision des rapports de pouvoirs déterministes voire métaphysiques de l'histoire qu'elle a vécu et donc nous induirait-elle à nous conformer à la fin de la révolution et à la fin de l'histoire?
- (3) Que peut nous apprendre Luxemburg, en terme de déplacement radical du regard et d'une position dans le travail permettant d'intégrer ses constats, non en terme de mélancolie (Traverso, 2016), d'utopie, d'anti-utopie mais d'un renouvellement du projet révolutionnaire?

Depuis la Renaissance, montre Kant, la planète Terre est devenue un espace clos, entièrement conquis, exploité par les empires occidentaux de la modernité. En clair, à l'étape de l'impérialisme, la violence destructrice de l'expansion du capitalisme est un fait qui ne peut plus s'exporter simplement vers les pays dominés mais qui a des effets boomerang sur toute la planète.

Sans pouvoir m'appuyer ici sur les nouvelles éditions de nombreux volumes en cours en allemand, en anglais, en français, en italien à partir de textes accessibles en 2016, je pose l'hypothèse exploratoire suivante :

Depuis l'époque charnière du XIXe-XXe siècle, la situation en Pologne, en Russie et surtout en Allemagne –

pour ce troisième pays ses colonies⁹, l'engagement de soldats des colonies, le génocide colonial de Namibie (1904-1906)¹⁰, le massacre de masse des soldats-prolétaires¹¹ dans la guerre des tranchées de 1914-1918, la situation de guerre civile et la répression, etc. – Luxemburg relisant le *Capital* de Marx a constaté non l'effondrement interne du capitalisme, mais découvert l'extension de la destruction explosive de l'impérialisme de guerre « totale » (Ludendorf, 1935)¹², qui s'est étendu des pays colonisés aux pays impérialistes et à toute la planète.

Pour Luxemburg, sortir de la « barbarie » de l'impérialisme, implique de construire le « socialisme » (elle parle de socialisme prolétarien). Par quelles voies le socialisme pour lequel elle s'engage est-il mis au défi d'intégrer dans la conscience politique, les effets imprévisibles de l'impérialisme qui transforment radicalement la situation des pays dominés et dominants et la place de la liberté, de l'autonomie dans la révolution? Les vagues nationalistes (1914-1918), puis « nationales-socialistes » (nazisme), fascistes et « nationales impériales » (stalinisme) qui ont déferlé sur le monde montrent que l'évidence matérielle de l'effet boomerang de la violence destructrice s'est inscrite comme peur, mais pas comme danger majeur dans la conscience politique, y compris dans celle de beaucoup de révolutionnaires. Elle peine à s'inscrire dans les débats sur les guerres coloniales, sur le sexisme, les liens entre guerres externes et internes (guerre civile, Loraux, 1997 ; Grangé, 2015), les nouvelles formes de guerres, la destruction des populations, le pillage des ressources des pays colonisés et en Europe, l'apartheid (Monnier, 1988) et l'instauration de politiques sécuritaires et d'état d'exception (ex. dans les politiques de migration, du droit d'asile qui s'étendent à d'autres catégories de populations).

Luxemburg vit, pense, agit dans le contexte de la montée de la *Première guerre mondiale (1914-1918)*. Le militarisme accompagne l'action du capitalisme expansionniste. Après avoir mené une lutte contre la guerre - où ses discours sont comparables à l'appel d'Hélène Brion (1914), féministe socialiste -, elle a une position antimilitariste qui lui coûte des années de prison. Luxemburg écrit pour encourager les soldats à désobéir, contre les crédits de guerre avec une minorité de parlementaires et de militants dont les membres seront pratiquement tous assassinés. Elle vit presque toute la guerre en prison. Elle en sort affaiblie mais résolue à continuer à se battre pour participer à la fondation du mouvement communiste (Spartakus), dans un contexte de guerre civile en Allemagne et en Russie. En 1919, elle est assassinée¹³ en même temps que Karl Liebknecht par deux commandos des corps-francs dirigés par Waldemar Pabst, qui selon ses mémoires¹⁴ a agi sur l'injonction directe du socialiste Gustav Noske qui commandait les groupes gouvernementales allemandes en janvier 1919. Ces assassinats ont été dûment planifiés. La difficulté de l'époque à prendre en compte des conflits sur le nationalisme et la guerre, sur la violence, sur le dépassement de la forme-parti, etc.. indique des apories politiques et philosophiques qui appellent à un changement radical de paradigme ouvrant d'immenses champs d'interrogations et de recherche concernant à la fois son analyse du capitalisme impérialiste, de la guerre et du socialisme¹⁵. Sensibilisée par ses racines juives et polonaises, elle a une réflexion sur la « questions des nationalités », dont il reste à montrer dans la recherche les liens avec Otto Bauer (2017) et d'autres travaux¹⁶.

Pour interroger d'emblée la complexité du travail de mémoire, les dénis d'analyse, les enjeux complexes liés à l'exil, à l'engagement, à l'analyse des faits, retenons une remarque de Luxemburg sur le risque de la liberté de l'action révolutionnaire : « *Ils ont osé* » faire le saut du risque de la révolution, Lénine, Trotsky et leurs amis, écrira-t-elle. Ils ont ainsi montré au prolétariat du monde entier, en Angleterre en 1689 puis aux Etats-Unis, 1763 et en Haïti, 1791

(deux guerres anticoloniales), en France en 1789, que la révolution, en tant qu'expérience historique est possible. L'expérience a révélé des difficultés incommensurables, mais ce n'était pas un rêve illusoire. Le risque abyssal de l'échec était compensé par les conditions historiques de la révolution. Au XXe siècle, la révolution était indissociable de la guerre devenue mondiale a montré plus tard Arendt (Caloz-Tschopp, 2011) s'inspirant de Luxemburg, qui a mis en avant le déni des risques de l'abîme ouvert par la violence expansionniste guerrière.

Un étonnement au départ

« Le marxisme ne consiste pas à appliquer une « formule » logique à la réalité, il s'agit plutôt de saisir le développement logique de la réalité ».

Peter Hudis, (2017).

On peut dire d'emblée que Luxemburg et les auteurs de la tradition marxiste ont travaillé dans le cadre du marxisme à une époque où les contradictions du capitalisme impérialiste expansionniste laissaient présager la certitude de la guerre et la possibilité de la révolution dans un contexte de grande transformation de la planète et son incidence sur l'élaboration théorique et les actions révolutionnaires. Luxemburg accorde le primat à la révolution socialiste internationaliste du prolétariat de son époque qui est son projet de vie depuis sa jeunesse en Pologne et auquel elle dédiera toute sa vie. Une femme, avec un doctorat en économie politique de l'Université de Zurich, relit le *Capital* de Marx et repère des limites à cette oeuvre ne permettant pas de saisir l'accumulation exigeant l'expansion, l'impérialisme, la guerre qu'elle constatait avec d'autres (Atkinson Hobson, Hilferding, Lénine, Boukharine, Bauer). Où cette voie d'exploration audacieuse va-t-elle la conduire ?

Le feu nourri des débats autour de *l'Accumulation du capital* (Luxemburg, 1976) montre bien la curiosité rigoureuse et l'audace d'une critique de Marx établie avec les outils de l'économie politique. Luxemburg disposait du privilège épistémologique de l'exil (Traverso, 2004), de sa pratique révolutionnaire d'exilée, de la distance à plusieurs titres quand elle a choisi de travailler dans le cadre du parti social-démocrate allemand en arrivant depuis la Pologne en Allemagne (juive, femme, polonaise dans un pays démembré rêvant de révolution nationale, expertise sur la Russie). C'est là que la révolution allait se passer pensait-elle avec et contre d'autres. L'histoire n'a donné raison ni aux uns ni aux autres.

En ne me limitant pas aux textes à son *Introduction à l'économie politique, sur l'Accumulation, à la Critique de la critique (ses deux grands livres)*, ni même à *La Brochure de Junius, la guerre et l'internationale, (1907-1916)*, 2014), je pars d'un étonnement sur l'architecture des textes de Luxemburg concernant l'impérialisme, le militarisme, la guerre, la révolution, le socialisme. Au premier abord, Il y a une discontinuité apparente entre ses outils, son cadre d'analyse critique du matérialisme historique, de l'impérialisme, de la guerre, du socialisme que l'on peut en partie attribuer à la chronologie des œuvres, mais pas seulement. L'ensemble de ses textes est écrit entre 1890 et 1919, c'est-à-dire en vingt-neuf ans. Certes, les textes datent de moments et de lieux différents. Leur statut et les destinataires sont variés (formation avec un poids spécial sur l'économie politique, débat théorique sur le capitalisme et l'impérialisme, la guerre, débats politiques avec divers acteurs de divers pays sur la stratégie, l'organisation, le rapport masses-parti-Etat, les enjeux du socialisme, etc.). Si on s'attache au constat d'une unité profonde entre ses travaux d'économie politique et ses textes politiques sur la révolution, que faut-il apprendre de Rosa Luxemburg ?

Une plongée vertigineuse dans le contexte historique

La lecture de son œuvre sous cet angle nous invite à une plongée vertigineuse dans l'histoire au tournant du XIXe-XXe siècle. Le spectre de Luxemburg « offre l'unité accomplie d'une vie et d'un monde » (Arendt, 1971, 42). Elle est la « figure la plus controversée et la moins comprise de la gauche allemande » (43). Le succès durant son vivant et après sa mort lui fut refusé (contrairement à Plekhanov, Trotsky, Lénine, Bebel, Kautsky, Jaurès) rappelle Arendt. On ne peut imputer ce fait à l'échec des révolutions. On peut parler d'une *révolutionnaire apatride* (avec un passeport polonais elle s'est installée en Allemagne grâce à un mariage blanc avec Gustav Lübeck lui permettant d'acquérir la citoyenneté allemande mais qui reste une forme d'apatridie camouflée). Sa situation lui a permis d'observer de près les situations d'une période de révolution et de contre-révolution entre la Pologne, l'Allemagne, la Suisse et beaucoup d'autres pays impériaux. Ces déplacements lui donnent une acuité peu commune. Elle est assassinée à quarante-huit ans avec Karl Liebknecht et 31 spartakistes, co-fondateurs du mouvement *Spartacus* dont la fondation a instauré la scission entre les communistes et les sociaux-démocrates allemands. Pour Arendt, la mort de Luxemburg a ouvert une « danse macabre » avec d'autres assassinats en série qui précise encore : Luxemburg n'est pas devenue un mythe, ni une légende (une manière de la faire sortir de l'histoire), mais « la ligne de partage entre deux époques en Allemagne et un point de non-retour pour la gauche allemande », (45).

Le cadre général de l'oeuvre : capitalisme, expansionnisme, guerre impérialiste

Le schème *socialisme ou barbarie* structure donc l'œuvre de Luxemburg. Un autre schème, *impérialisme, guerre, révolution*, en développe la dialectique. Pour la tradition marxiste, l'étude de l'impérialisme à partir de Hobson passe souvent par le débat entre Hilferdings, Lénine, Luxemburg, et en particulier à travers deux des œuvres de Luxemburg et Lénine entre 1913 et 1917¹⁷. Le thème de la guerre est présent chez Luxemburg et Lénine (qui tire d'autres enseignements qu'elle de l'impérialisme pour la révolution en Russie, en espérant la révolution en Allemagne pour tenter d'éviter l'isolement de la révolution russe). Un spectre plane sur la fin du XIXe et le XXe siècle annoncé par Engels dès 1887. Avec une inquiétante précision, il a pronostiqué la perspective d'une guerre mondiale et ses résultats ;

« Huit à dix millions de soldats s'entr'égorgeront ; ce faisant, ils dévoreront toute l'Europe comme jamais ne le fit encore une nuée de sauterelles. Les dévastations de la guerre de Trente Ans, condensées en trois ou quatre années et répandues sur tout le continent ; (...) la banqueroute générale, (l')effondrement des vieux Etats et de leur sagesse routinière (...); l'impossibilité absolue de prévoir comment tout cela finira et qui sortira vainqueur de la lutte ; un seul résultat est absolument certain ; l'épuisement général et la création des conditions nécessaires à la victoire finale de la classe ouvrière »¹⁸.

Luxemburg part de cette inquiétude pour aborder l'impérialisme et le socialisme. Pour elle il n'y a ni lois, ni fin de l'histoire et de la révolution. Elle pose un cadre pour son époque, pouvant nourrir la nôtre, mais sur des terrains différents. Dans le sillage de son analyse de l'impérialisme, elle écrit ses textes ancrés dans la contradiction centrale de l'époque : *Impérialisme barbare ou Socialisme prolétarien*. En 1917, elle énonce une difficulté majeure pour le socialisme (Lettre 5, Spartacus) : « Que la révolution dévoile son vrai visage prolétarien, qu'elle se retourne en toute logique contre la guerre et l'impérialisme et ses chers alliés lui montreront aussitôt les dents et chercheront à la museler » (Luxemburg, 1982, 28 ; introduction de Badia).

Luxemburg sort des années 1907-1913 précédant la première guerre mondiale, époque où elle est marginalisée dans la social-démocratie allemande. En Allemagne ce sont des années de stagnation, d'enlisement du mouvement ouvrier, où le temps semble s'être arrêté. Le débat continue sur d'autres thèmes et terrains. Il devient de plus en plus complexe, tendu, à mesure que l'Europe s'approche de la Première guerre mondiale (période de prison pour Luxemburg). Les événements peuvent conduire non à de redoutables échecs de la révolution, ce qu'elle n'envisage pas pour l'Allemagne (pas plus que le poids du nationalisme dans les luttes du mouvement ouvrier). Le primat de l'internationalisme du mouvement *Spartakus* se heurte en effet au nationalisme allemand. Elle s'affronte à la « révolution passive » dont parle Gramsci fondateur du parti communiste italien (Tosel, 2016), à la servitude des millions de prolétaires-soldats au souverainisme nationaliste et à la bureaucratie des partis et des syndicats. L'optimisme révolutionnaire et son projet de socialisme prolétarien lui fait mettre l'accent sur les masses, mais tardivement sur le rôle des conseils. Depuis lors, des travaux comparatifs se développent entre Luxemburg et Gramsci en tissant par exemple des liens entre deux textes : Le programme de *l'Ordine nuovo* (août 1920)¹⁹, les liens parti-conseils, de la brochure de Rosa Luxemburg sur la révolution russe où elle critique la « théorie de la dictature » de Lénine et Trotsky²⁰.

L'effet boomerang de l'impérialiste (tournant XIXe-XXe s.)

L'impérialisme émerge de l'accumulation du capital qui doit s'externaliser et suscite, non une adaptation pour tirer une partie des profits de la valeur extorquée (stratégie des réformes sociales préconisée par la tendance dominante du parti social-démocrate allemand), mais un « affrontement décisif dont l'enjeu est le socialisme ». Luxemburg qui avait utilisé l'outil de l'économie politique pour décrire l'impérialisme, poursuit sa réflexion sur le socialisme et la guerre en refusant une politique de « désarmement partiel » décidée par quelques spécialistes de la social-démocratie établissant des alliances avec la bourgeoisie allemande.

Pour elle, l'accumulation du capital est impossible en milieu exclusivement capitaliste qui se sature. D'où, dès le premier instant du développement capitaliste, son besoin d'extension dans des couches de populations et des pays non capitalistes, la ruine de l'artisanat et de la paysannerie, la prolétarianisation des couches moyennes, la politique coloniale, « politique d'ouverture des marchés », l'exportation des capitaux » (Luxemburg, 1982, 298). « L'expansion conduit, au niveau mondial, à des collisions entre le capital et les formations sociales précapitalistes, d'où violence, guerre, révolution, bref « catastrophe », l'élément vital du capitalisme du début à la fin » (Luxemburg, 1982, 299). Tentons de comprendre le sens qu'elle donne au mot « catastrophe ».

Elle évoque l'expansionnisme de l'impérialisme à trois niveaux :

- (1) la violence exterminatrice sur les pays et peuples colonisés ;
- (2) la destruction de la puissance révolutionnaire d'une partie du mouvement ouvrier par le nationalisme et les morts de masse des soldats-prolétaires dans les tranchées ;
- (3) la transformation radicale des cadres politiques et l'invention de dispositifs, outils que l'on retrouve dans le système totalitaire avec des traces dans les structures et la violence des politiques des Etats.

Les effets boomerang de l'impérialisme cherchant à devenir hégémonique sur la planète et ses significations à la fois pour la « barbarie » et le « socialisme », sont une découverte importante

de Luxemburg. A l'époque elle est pratiquement la seule à soutenir cette idée. Une citation mérite notre attention:

« Le trait caractéristique de l'impérialisme en tant que lutte concurrentielle suprême pour l'hégémonie mondiale capitaliste n'est pas seulement l'énergie et l'universalité de l'expansion – signe spécifique que la boucle de l'évolution commence à se refermer –, mais le fait que la lutte décisive pour l'expansion rebondit des régions qui étaient l'objet de sa convoitise vers les métropoles. Ainsi l'impérialisme ramène *la catastrophe*, comme *mode d'existence*, de la périphérie de son champ d'action à son point de départ. Après avoir livré pendant quatre siècles l'existence et la civilisation de tous les peuples non capitalistes d'Asie, d'Afrique, d'Amérique et d'Australie à des convulsions incessantes et au dépérissement en masse, l'expansion capitaliste précipite aujourd'hui les peuples civilisés de l'Europe elle-même dans une suite de catastrophes dont le résultat final *ne peut être que la ruine de la civilisation ou l'avènement de la production socialiste*. A la lumière de cette conception, l'attitude du prolétariat à l'égard de l'impérialisme est celle d'une lutte générale contre la domination du capital. La ligne tactique de sa conduite lui est dictée par cette alternative historique » (Luxemburg, 1976a, 229).

L'effondrement du capitalisme prédit par Marx n'est pas une « fin » en soi. Pour Luxemburg, qui lutte contre Bernstein, le mot « fin » est une « fiction » qui empêche de voir l'expansion externe et ses résultats imprévisibles (convulsions, ruines de la civilisation, transformation radicale du projet socialiste). Le capitalisme ne meurt pas tout seul de sa belle mort, prisonnier de ses propres contradictions. L'impérialisme est une étape nécessaire à l'accumulation et à l'expansion brutale du capitalisme qui complexifie la situation historique et les transformations du « socialisme ».

L'impérialisme : « catastrophe » comme *mode d'existence*

Ce qui caractérise l'expansionnisme colonisateur impérial « en tant que lutte concurrentielle suprême pour l'hégémonie mondiale capitaliste » n'est pas son « énergie et l'universalité de l'expansion », ni que la boucle de l'accumulation se referme, mais que la lutte pour l'hégémonie revienne des régions de l'expansion vers les métropoles, avec des retours et des extensions imprévus. Après l'avoir exportée, « l'impérialisme ramène la *catastrophe*, comme *mode d'existence*, de la périphérie de son champ d'action à son point de départ ».

En fait, l'effet boomerang du nouveau *mode d'existence* imposé par l'impérialisme s'inscrit dans la logique expansionniste du capitalisme qui, après avoir apporté « ses convulsions aux peuples non capitalistes », revient vers son point de départ en imposant le nouveau « mode d'existence ». C'est « le fait que la lutte décisive pour l'expansion rebondit des régions qui étaient l'objet de sa convoitise vers les métropoles ». L'expansionnisme avide ne peut pas annexer toutes les planètes, comme le dit l'impérialiste-type, Cecil Rhodes de la citation d'Arendt²¹, mais peut s'étendre à toute la planète. La planète Terre est un espace clos où il n'y a plus de terres vierges à conquérir, à coloniser, à s'approprier, à piller, plus de bagnes où envoyer les insoumis, plus de peuples à « chasser » (au sens de Chamayou, 2010), à soumettre ou à exterminer avec une philosophie de *Terra nullus* (Lindqvist, 1998). Le mouvement impérialiste n'est pas un simple bouclage de la boucle de l'évolution qui se referme sur son point de départ. L'impérialisme que décrit Luxemburg ne s'inscrit pas dans une philosophie de l'histoire cyclique empruntée à Aristote ni dans une philosophie de l'histoire mécanique qui envisage l'effet boomerang comme un simple effet d'aller-retour²². La philosophie de Luxemburg s'approche de celle de Walter Benjamin (2000) - l'ange de l'histoire marchant à reculons sur un champ de ruines -. Luxemburg a l'intuition de la logique impérialiste *explosive*, de la « ruine de la

civilisation », de l'ampleur de la destruction pour la planète, des transformations du projet socialiste et donc de la révolution. C'est une philosophie de l'histoire de discontinuité radicale explosive qui, de l'Europe propage une « guerre d'anéantissement »²³ s'étendant par des convulsions complexes à la planète. Le mouvement boomerang, qui au premier abord est circulaire, prend tout d'abord la forme d'un simple effet en retour, mais quand il est décrit par Luxemburg dans ses développements, il est en fait un mouvement *explosif* de domination globalisée de l'impérialisme. La logique n'est pas fermée. De par sa logique accumulative devenant expansionniste, le capitalisme parvenu au stade impérialiste change de dynamique en s'externalisant. L'effet boomerang se complexifie. L'explosion « apporte la ruine de la civilisation », transforme les rapports de pouvoir, les cadres, les institutions, les « modes d'existence » et aussi le projet socialiste. On peut penser que la ferme opposition à la guerre de Luxemburg est l'intuition du mouvement explosif qui détruit aussi les possibilités du socialisme prolétaire.

Tout en étant expansionniste, tout en transformant radicalement les modes d'existence de la population et du rapport à la nature, de prédatrice, d'appropriatrice, la domination impérialiste expansionniste, devient *explosive* dans l'histoire de longue durée (plusieurs siècles). En s'appuyant sur la logique pure du développement capitaliste, Luxemburg s'oppose à Marx quand il décrit une logique fermée d'accumulation du capital qui s'autodétruirait en s'effondrant. Elle n'envisage pas une logique de simple « expulsion », ni même une logique de « déchet », de « jetable ». La violence destructrice qui s'étend amène « la ruine de la civilisation » en tant que « mode d'existence globalisé », qui incorpore la périphérie, revient à son point de départ tout en continuant son expansion brutale et destructrice. La catastrophe n'est donc pas une catastrophe « naturelle » d'expansion, ou une catastrophe métaphysique, mais une destruction de ce que Luxemburg appelle la *ruine de la civilisation* et un *mode d'existence*. On pourrait dire, à la suite des analyses de Ogilvie (2012) lisant Hegel et décrivant au début du capitalisme industriel la *Pöbel*, la population-poubelle, les jetables du salariat, que Luxemburg décrivant l'étape expansionniste impérialiste, la qualifie, non en terme d'*expulsion de déchets* mais en terme d'*explosion imprévisible et destructrice*. Il ne s'agit pas du simple retour des colonisateurs avec une partie d'entre eux des revenant au pays comme l'écrivait bien avant Luxemburg, Hegel, dans les *Principes de la philosophie du droit* (Hegel, 1975, paragraphe 244), ni même de retour de millions de soldats en héros, mais d'un rapport de pouvoir expansif, en boomerang explosif, destructif des hommes, de la civilisation, de la nature.

La logique d'appropriation expansionniste brutale a soumis à « des convulsions incessantes et au dépérissement en masse », « l'existence et la civilisation de tous les peuples non capitalistes d'Asie, d'Afrique, d'Amérique et d'Australie ». Elle a en même temps mis en cause « l'existence et la civilisation », ou si l'on veut, les conditions matérielles d'existence et de survie de la « civilisation » (sans qu'elle définisse ce terme). Notons que pour Luxemburg le terme ne désigne pas seulement la civilisation occidentale. En d'autres termes, l'expansionnisme impérialiste n'a pas été une simple domination territoriale de la souveraineté capitaliste, mais une suite de « convulsions incessantes » et de « dépérissement en masse », d'explosions en chaîne. La violence *expansionniste explosive*, s'est étendue vers les pays colonisés et non colonisés à toute la planète en n'épargnant pas son point de départ. L'impérialisme transforme *la civilisation* au niveau planétaire, les conditions matérielles d'existence de

l'ensemble de l'humanité et il donc met en cause aussi la survie du prolétariat et du socialisme qui est appelé à prendre en main la révolution.

Arendt montrera, - non à partir de la notion de « totalitarisme » (terme qu'elle n'a pas choisi)²⁴ et qui a donné lieu à des débats multiples (d'historiens, de philosophes, de politologues) comme le souligne l'historien Traverso (1998) -, mais en relisant Luxemburg, pour son livre *L'Impérialisme (Arendt 1972b)*, et *Le système totalitaire (Arendt 1972c)*. Elle retient le retour en flamme de la violence sur les hommes, les institutions par des dispositifs, des outils, des méthodes de gouvernement autoritaires, de terreur, de la colonisation vers les pays colonisateurs. En suivant les analyses de Luxemburg sur l'impérialisme, on peut saisir, l'effet explosif imprévisible, plus que l'effet en retour que souligne Arendt, qui pourtant utilise la métaphore de l'explosion au début de *L'impérialisme*. Dans *Le système totalitaire (Arendt 1972c)*, un texte d'Arendt peu cité, permet de voir qu'en suivant les traces de Luxemburg, elle décrit dans la colonisation, l'esclavage, la logique « d'extermination des populations indigènes » et l'invention moderne de dispositifs (loi de « détention protectrice », camps) déjà présente dans l'impérialisme que décrit Luxemburg et qui sera reprise par les nazis :

« Au long des siècles, l'extermination des populations indigènes alla de pair avec la colonisation de l'Amérique, de l'Australie, de l'Afrique ; l'esclavage est une des plus vieilles institutions de l'humanité et tous les empires de l'antiquité furent fondés sur le travail d'esclaves d'Etat qui érigèrent les bâtiments publics. Les camps de concentration eux-mêmes ne sont pas une invention des mouvements totalitaires. Ils apparaissent pour la première fois au début du siècle, pendant la guerre des Boers, et l'on continua à les utiliser en Afrique du Sud aussi bien qu'en Inde pour les « éléments indésirables » ; là aussi nous trouvons l'expression de « détention protectrice »²⁵ qui fut plus tard adoptée par le Troisième Reich. Ces camps correspondent à bien des égards aux premiers camps de concentration du règne totalitaire. Ils étaient utilisés pour les « suspects » dont les crimes ne pouvaient être prouvés et qui ne pouvaient être condamnés en suivant le cours ordinaire de la justice. Tout cela met clairement en relief les méthodes totalitaires de domination ; elles utilisent ces mêmes éléments, les développent et les font se cristalliser sur la base du principe nihiliste du « tout est permis » qu'elles héritèrent et tinrent aussitôt pour acquis. Mais partout où ces nouvelles formes de domination revêtent leur structure authentiquement totalitaire, elles dépassent ce principe, encore trop lié à des motivations utilitaires et à l'intérêt personnel des gouvernants, et s'essaient dans un domaine jusqu'à présent complètement ignoré de nous : le domaine où « tout est possible » (Arendt, 1972, 3).

Luxemburg ne pouvait connaître ces faits²⁶, mais sa description de *L'impérialisme*, montre par d'autres voies théoriques que celle d'Arendt, la potentialité de l'expansionnisme *explosif* de l'impérialisme. Arendt ne les ignorait pas. A la suite de Luxemburg, Arendt a aussi souligné la transformation et la brutalisation des nouvelles formes de gouvernement instaurées dans les colonies et importées et appliquées ensuite dans les empires coloniaux. Ces dispositifs ont servi, par exemple, à enfermer les rebelles de la colonisation allemande en Afrique puis à organiser le génocide des Héréros en Namibie, sous les ordres de Lothar von Trotha dans la colonie allemande du sud-ouest africain à la suite de leur soulèvement (1904-1908). Il a précédé le génocide des Arméniens, la répression des opposants au nazisme et au fascisme, l'extermination par les nazis des malades mentaux, des homosexuels, des Juifs et des Tsiganes²⁷.

Luxemburg n'en reste pas à la destruction, mais pose l'alternative entre « *la ruine de la civilisation ou l'avènement de la production socialiste* » (ce que ne fait pas Arendt (1995, fragment 3a, 3b) pour qui « le sens de la politique est la liberté »). Le mouvement ouvrier est alors mis au défi de saisir l'enjeu et d'engager « une lutte générale contre la domination du

capital ». Toute la « ligne tactique » des luttes doit être « dictée par cette *alternative historique* » où se loge l'espace d'indétermination permettant d'échapper à la destruction à condition de prendre acte de la rupture impliquée par sa découverte de l'impérialisme.

Force et puissance. Impérialisme, guerre, révolution

Comment établit-elle le lien entre ces deux axes de recherche (impérialisme et révolution, économie politique et théorie de la révolution étroitement liée à sa praxis politique) ? Luxemburg reste-t-elle prisonnière du paradigme du Marx du *Capital* dans son travail, ses textes politiques ? Certes, elle se situe sur ce terrain pour décrire l'impérialisme. On peut se demander, si comme Gramsci (lu par André Tosel²⁸) qui intervient lors du cycle suivant, elle parvient à développer un nouveau paradigme politique de la politique basée sur l'accent qu'elle met sur la place des masses et de la révolution permanente ? Son déplacement dans sa lecture du *Capital* enrichit la dialectique marxiste en l'ouvrant pour intégrer l'expansionnisme impérialiste du capitalisme (au-delà des monopoles). Après sa découverte en travaillant sur le *Capital*, la lutte politique en période de répression et de guerre brutale, participant à un mouvement ouvrier à la fois réformiste, nationaliste et radicalisé dans les conseils, elle en vient à réfléchir à l'alternative politique *socialisme ou barbarie*. Que signifie un tel schème qui parlé à beaucoup de révolutionnaires, y compris pour élaborer leur critique du stalinisme et du trotskysme ? Quels sont les problèmes qu'elle repère ?

« Kadavergehorsam », l'obéissance de cadavre

La guerre est consubstantielle de l'impérialisme expansionniste. Qu'apprend Luxemburg en observant la guerre ? On la voit aux côtés de Lénine et Martov appeler à transformer la guerre en révolution. Mais elle ne reste prisonnière de la position de 1907, entachée de déterminisme, qu'on pourrait qualifier d'opportuniste (impossible d'éviter la guerre, donc on l'utilise pour la révolution). On peut penser que son analyse de la « catastrophe » impérialiste induit une autre position politique sur la guerre.

Le fait qu'elle ait co-signé en 1907, avec Lénine et Martov un amendement à la résolution sur la guerre, qui appelle à transformer la guerre en révolution au cas où la guerre était déclenchée, ne signifie pas qu'elle s'aligne sur les positions de Lénine sur le lien entre guerre et révolution, ni sur la paix séparée avec l'Allemagne plus tard. Par contre, en 1914, quand elle appuie le texte de Karl Liebknecht contre l'approbation des crédits de guerre, on peut lire les arguments récurrents qu'elle développe avant et tout au long de la guerre : guerre impérialiste pour la domination du marché mondial, armement pour une guerre préventive s'articulant à une diplomatie secrète, démoralisation et destruction du mouvement ouvrier, appropriation et détournement des aspirations révolutionnaires socialistes en haine nationale, mensonge quant à une guerre de défense allemande, paix sans annexions pour arrêter la « boucherie » avant l'anéantissement complet des peuples engagés dans la guerre, etc..

Dans plusieurs textes écrits à des moments divers, Luxemburg montre que le militarisme est devenu une « maladie du capitalisme » impérial. En 1913, elle mène de nombreux meetings sur la réforme du scrutin en Prusse et surtout contre les dangers du militarisme en déclarant qu'elle ne lèvera pas les armes contre les « frères français ». Elle est accusée « d'offense à l'armée » et le jugement est ajourné à la suite de plus de mille témoignages déposés en sa faveur. Au début

1914, elle passe en jugement à Francfort-sur-le-Main pour « incitation à la désobéissance et à la mutinerie en cas de guerre ». Dans un texte très argumenté devant le Tribunal, elle présente les raisons de son opposition à la guerre et la politique de la paix poursuivie par la social-démocratie allemande. Elle est condamnée à un an de prison qu'elle purge dès février 1915.

A propos de l'accusation centrale d'appeler les soldats, en cas de guerre, à ne pas tirer, Luxemburg déclare notamment :

« ... aussi longtemps que le soldat obéit aux ordres de ses supérieurs, selon lesquels le fondement de la puissance de l'Etat et du militarisme c'est l'obéissance absolue (*Kadavergehorsam*, obéissance de cadavre) du soldat. Nous sociaux-démocrates, pensons au contraire que ce ne sont pas seulement l'armée, les « ordres » d'en haut l'obéissance aveugle d'en bas qui décident du déclenchement et de l'issue des guerres, mais que c'est la grande masse du peuple travailleur qui décide et qui doit en décider (...). Selon la conception du procureur, c'est l'armée qui fait la guerre ; selon notre conception, c'est le peuple tout entier. C'est à lui de décider de la guerre et de la paix. Le jour où la classe ouvrière comprend et décide de ne plus tolérer les guerres, la guerre devient impossible » (Luxemburg, 1982b (1915), 163-167).

Gramsci parlant de « révolution passive » plus tard avait-il eu connaissance du « *Kadavergehorsam* » de Luxemburg ? Tous les deux soulignent dans un contexte et des angles certes différents, la dialectique passivité/activité basés sur la guerre (pour Luxemburg) sur des expériences de conseils en Russie, en Allemagne (pour les deux, en Italie plus tard (pour Gramsci).

En 1914, à son procès de Frankfurt, Luxemburg déclare encore (même texte) :

« Depuis des dizaines d'années, la lutte contre le militarisme constitue un des points essentiels de notre agitation. Déjà à l'époque de la Première Internationale, elle a fait l'objet de discussions et de résolutions dans tous les congrès internationaux ou presque et dans les congrès du parti allemand ».

Elle rappelle qu'en 1868 le Congrès de Bruxelles de l'Internationale a proposé des mesures pratiques pour empêcher la guerre, suivies par le Congrès de Zurich en 1893, de Londres en 1896, de Stuttgart en 1907. Elle parle d'éducation de la jeunesse, d'armée de milice, de grève de masse.

La révolution mondiale inévitable, engagée par qui ?

Dans un autre texte, sur la guerre datant de 1918, *La question nationale et la révolution* (Luxemburg, 1982, 252-253) peu avant sa mort, qui se lit comme une sorte de testament, elle développe une réflexion politique sur « la révolution mondiale inévitable » que dicte l'histoire en soulignant des problèmes qui concernent l'état de la société, de la bourgeoisie et de la classe prolétaire et la nature du problème qu'elle affronte :

« L'impossibilité objective pour la société bourgeoise de résoudre les problèmes auxquels elle est confrontée : voilà ce qui fait du socialisme une nécessité et rend la révolution mondiale inévitable.

Personne ne peut dire à l'avance combien de temps cette période durera, ni quelles formes elle prendra. L'histoire a quitté les chemins battus, c'en est fini de son paisible train-train et chaque nouveau pas, chaque tournant de la route découvre de nouvelles perspectives et fait apparaître un décor nouveau.

Ce qui importe est de comprendre le *vrai* problème de cette période. Ce problème s'intitule : *dictature du prolétariat, réalisation du socialisme*. Les difficultés de la tâche ne résident pas dans la force de l'adversaire, dans les résistances de la société bourgeoise. Son *ultima ratio*, l'armée, la guerre l'ont rendue inutilisable pour empêcher le soulèvement du prolétariat ; elle est devenue révolutionnaire elle-même. La base de son existence matérielle : la société existante, la guerre l'a disloquée. La base de son

existence morale : la tradition, la routine, l'autorité ont été dispersées à tous les vents. Tout le système s'est relâché, il est devenu fluctuant et mobile. Dans toute l'histoire du monde et pour quelque classe montante que ce soit, les conditions de la lutte pour le pouvoir n'ont jamais été aussi favorables. Ce pouvoir peut tomber tel un fruit mûr dans les mains du prolétariat. La difficulté réside dans le prolétariat lui-même, dans son manque de maturité, ou plutôt dans le manque de maturité de ses guides, les partis socialistes. La classe ouvrière regimbe, elle ne cesse chaque fois de reculer devant l'énormité imprécise de sa tâche. Mais il le faut, il le faut. L'histoire lui coupe toute échappatoire... Il faut qu'elle fasse émerger de la nuit et de l'horreur l'humanité torturée pour la conduire dans la lumière de la libération » (Luxemburg, 1982, 1918, 252).

En 1918, elle écrit en se référant à l'Allemagne : « La société bourgeoise est incapable de résoudre les problèmes auxquelles elle s'affronte, ce qui « rend la révolution mondiale inévitable » (Luxemburg, 1982, 252). En clair, elle pose le problème, non en terme du processus inévitable du capitalisme, mais en terme d'impuissance d'agir de la société bourgeoise engloutie par la guerre et de la lourde responsabilité révolutionnaire qui en découle pour la classe prolétaire. En posant l'opportunité de la révolution à cette époque, ce n'est pas la bourgeoisie, affaiblie par la guerre (son existence morale, la tradition, la routine, l'autorité ont été dispersées à tous les vents) qui prendra en main la révolution. « Tout le système s'est relâché, il est devenu fluctuant et mobile. Les conditions de la lutte de la classe ouvrière n'ont jamais été aussi favorables ». Le pouvoir est à prendre²⁹. Le prolétariat est appelé à le faire. Mais quelle est la situation du prolétariat ?

Décrire une dialectique radicale entre *barbarie et socialisme*, rêver, vouloir le socialisme, n'empêche pas Luxemburg d'être lucide sur l'immaturation du prolétariat, de ses dirigeants, et « l'énormité imprécise de sa tâche ». En 1918, dans ce texte, elle n'interroge pas le « nationalisme » déterminant dans le basculement dans la guerre, mais d'une part « l'immaturation » du prolétariat, de ses dirigeants et d'autre part « l'énormité imprécise de sa tâche ». Le pouvoir est à prendre, mais, à la phase impérialiste expansionniste explosive, en sortant de la guerre, non seulement la bourgeoisie mais les socialistes affaiblis sont devant l'énormité d'une tâche imprécise (imprévisible ?), avec des questionnements radicaux sur la « maturité » du prolétariat et de ses dirigeants, sur sa recomposition qui découle de l'internationalisation expansionniste du capitalisme et ses effets boomerang explosifs. La situation implique un élargissement de la classe ouvrière et des luttes (peuples colonisés, paysans, artisans, ouvriers, soldats) et une reprise radicale des questions de ce que nous appelons la « globalisation » et « l'organisation ».

En clair, la violence exterministe de l'impérialisme qui s'est traduit dans une guerre « totale » au début du XXe siècle (guerre de 1914-1918) a radicalement transformé le *mode d'existence* de toutes les populations au niveau planétaire et les conditions du socialisme. Le processus a détruit, non seulement la bourgeoisie « nationale » mais aussi, les ouvriers, les sujets des peuples colonisés des zones pré- ou non capitalistes externes et internes (paysans, artisans) et les prolétaires-soldats des colonies et des empires qui ont subi les assassinats de masse dans les tranchées, les opposants assassinés dans la contre-révolution. Elle a ruiné la civilisation. Où trouver la force et comment, dans un tel contexte, inventer à la fois le socialisme et la civilisation ? Luxemburg évoque « l'énormité d'une tâche imprécise », liée à la transformation du capitalisme impérial expansionniste avec ses effets boomerangs imprévisibles, sans disposer d'outils théoriques suffisants pour en analyser, les multiples implications et enjeux dont elle voit

la nécessité.

Déterminisme/Indétermination

Pour saisir, évaluer la question du déterminisme chez Rosa Luxemburg, situons sa pensée dans un contexte d'empires qui se disloquent (Russie, empire austro-hongrois, Turquie) et de guerre « mondiale » (1914-1918), entre pillages et massacres de masse, avec une géopolitique en profonde transformation. Articulons ces faits historiques à sa lecture critique de Marx pour intégrer l'impérialisme et l'émergence improbable de la révolution socialiste en la mettant en rapport avec son opposition à la guerre, sa conception de la lutte des classes/masses. Les débats marxistes sur le déterminisme, la causalité, la contradiction, la totalité, la dialectique, d'où découlent des choix stratégiques sont difficiles.

Il y a déterminisme et déterminisme. Existe-t-il un volontarisme déguisé chez Luxemburg, cet infantilisme de gauche du marxisme selon les mots de Lénine³⁰, cet envers négatif de l'opportunisme, pour forcer le destin historique, quand elle pose l'alternative explosive entre le l'impérialisme (barbarie) ou la révolution (socialiste) ? Luxemburg engage toute sa vie dans la révolution. On ne peut pas lui imputer de grossières erreurs d'appréciation sur son époque charnière et sur les rapports de force économiques et politiques. Avec d'autres, dont Lénine, elle imaginait que la révolution aurait lieu en Allemagne alors qu'une contre-révolution « national-socialiste » émerge dans ce pays, après l'échec de la République éphémère de Weimar. Elle a bien saisi, analysé la transformation de son époque, le passage d'un régime à un autre, même si elle diverge avec d'autres marxistes sur l'identification de la nouveauté d'un nouveau régime socialiste à mettre en place et, les moyens d'organisation, les voies à suivre pour y parvenir, sur la stratégie et la politique d'alliances.

L'alternative *socialisme ou barbarie* s'inscrit-elle dans une idéologie de la prévisibilité impérative de la révolution qui découlerait mécaniquement de la guerre? La nécessité inéluctable de la révolution, deviendrait-elle la possibilité de la révolution à ne pas rater en refusant d'emprunter des chemins de traverse (anarchisme, social-démocratie allemande) ? Ce ne sont pas les voies qu'elle choisit quand elle cherche à décrire l'impérialisme dans des termes nouveaux par rapport à l'analyse canonique du capitalisme de Marx et en décrivant les nouvelles conditions de la révolution dans un cadre de guerre qui s'éloignent à la fois de l'anarchisme, de la voie réformiste de la social-démocratie allemande et de la voie d'un parti « d'avant-garde » constitué par des révolutionnaires professionnels de Russie éduquant et cadrant les masses.

Devrions-nous souscrire aux thèses sur le déterminisme de Luxemburg qui, en dernière instance, cèderait le pouvoir à la *force guerrière du capitalisme impérial* plutôt qu'à la *puissance d'agir des porteurs actifs de la révolution* agissant dans des conditions extrêmement difficiles et « imprécises » ? Y aurait-il chez Luxemburg une vision hégélienne de la totalité déterministe-dialectique appliquée au rapport impérialisme/guerre/révolution ? L'interprétation des faits, sa position face à la guerre la conduit plutôt à une évaluation de l'époque en terme de crainte de la « ruine de la civilisation » et de certitude de la possibilité révolutionnaire (induite par l'expérience russe?) et à une dialectique ouverte de renouvellement du socialisme dans une situation inédite (conseils), des tâches d'une « énormité imprécise » impliquant de redoutables questionnements sur les nouveaux défis de la théorie et de la conscience politique.

Marx avait prédit l'effondrement inévitable du capitalisme et la révolution socialiste dans un avenir proche. Luxemburg et Kautsky contre Bernstein et la majorité de la social-démocratie en Allemagne défendent l'idée de la révolution socialiste mais en ne suivant pas Marx dans son évaluation de la fin du capitalisme. L'idée d'effondrement a été infirmée par les faits. Le cycle des crises s'est estompé, la prospérité économique s'est affichée. Dès 1896, Bernstein souligne que l'effondrement ne s'est pas produit et que la prise du pouvoir par le prolétariat n'est plus à l'ordre du jour, et que pour lui, il faut une stratégie de conquêtes sociales. Belford Bax, Kautsky, Parvus s'opposent à lui, Kautsky réfute que rien chez Marx ne permet une telle lecture.

Luxemburg, sa connaissance de l'effet boomerang de l'impérialisme, sa propre expérience, sa position face à la guerre basée sur les nombreux terrains de luttes, avec un statut d'extériorité et d'infériorité dans les rapports de pouvoir, est certes marquée par le paradigme de Marx, mais elle n'a pas une pensée mécanique, ni une logique causale déterministe pour décrire l'explosion impérialiste et, soit l'effondrement du capitalisme, soit le « progrès » inévitable de l'impérialisme et de la guerre³¹ et la révolution qui en découleraient. La métaphore de l'explosion montre l'intuition à la base de sa découverte et son déplacement. Certes, la violence, la brutalité de la domination coloniale puis de l'impérialisme, la destruction de la guerre ont pesé de tout leur poids sur ses analyses de l'impérialisme et du prolétariat. Elle aurait certainement pu souscrire à une phrase du manifeste de Zimmerwald et de Karl Liebknecht (lettre 1913) si elle n'avait pas été emprisonnée, ainsi que Liebknecht : « De nouvelles chaînes, de nouvelles charges, voilà ce qui résultera de cette guerre, et c'est le prolétariat de tous les pays, vainqueurs et vaincus, qui devra les porter ». Décrire le tournant historique et se battre politiquement en mettant en cause l'irresponsabilité des bourgeoisies, la hiérarchie, la bureaucratie du parti, des syndicats, en luttant contre la guerre, en optant pour les masses, les conseils est-ce céder au déterminisme ou alors ouvrir la voie incertaine à la liberté pour construire une nouvelle conscience politique et de nouvelles formes d'organisation inventées par les masses ? Je transformerai la question pour qu'elle nous soit adressée : aujourd'hui, quand nous lisons son œuvre, quand nous voyons comment elle a tenu bon durant vingt-neuf ans, pourquoi y verrions-nous le poids du déterminisme, plutôt que la lutte qu'elle a menée entre le déterminisme et l'indétermination de la liberté à tous les niveaux de sa recherche de vérité et de son action et de sa réflexion sur le rôle des masses ?

Liberté tragique et socialisme

Rosa Luxemburg a été une révolutionnaire résolue durant toute sa vie. Elle s'est attachée à développer des analyses réalistes de nouveaux faits historiques remettant en cause la théorie marxiste à un tournant de l'histoire impérialiste où la révolution devenait possible et où on rêvait qu'elle aurait lieu en Allemagne. Elle ne remet pas seulement en cause le Marx du *Capital*, mais le Lénine de *l'Etat et la révolution*.

En lisant ses textes sur l'impérialisme articulés à ses textes politiques, on est frappé par une certaine unité qui provient d'une découverte et d'une conception de la révolution étroitement liée à la liberté : *le statut particulier de l'impérialisme, les sujets centraux de la révolution : les masses*. En bref, en partant du *Capital* de Marx pour comprendre l'impérialisme, elle découvre les effets boomerang de l'impérialisme expansionniste. Elle travaille dans un parti social-démocrate structuré et réformiste (son débat avec Bernstein), avec des visions autoritaires du

parti de la révolution en Russie (son débat avec Lénine), et elle met pourtant l'accent sur l'importance des masses dans la révolution. *Socialisme ou Barbarie* : on peut penser que sa découverte sur l'impérialisme (et l'émergence des conseils à vers fin de la guerre de 1914-1918) l'engage à souligner le rôle prioritaire des masses dans la révolution. Sa mort prématurée ne permet pas de présager de son évolution politique.

Elle ne s'inscrit pas dans une philosophie de suprématie des lois ou de la fin de l'histoire ni de fin de la révolution, mais dans le paradigme de la « révolution permanente » des masses. Elle n'est pas une utopiste de la tradition de l'utopie heurtée de plein fouet par l'exterminisme du tournant du XIXe-XXe siècle. Dans son œuvre, comme dans celle de Walter Benjamin et d'autres penseurs du XXe siècle, il y a en germe, la tension entre un déterminisme « catastrophiste » et l'indétermination de la liberté tragique, lucide, à la recherche d'une voie praticable pour la révolution et pour la pensée.

On ne peut réduire l'œuvre de Luxemburg à une philosophie de l'histoire basée sur la thèse de l'effondrement déterministe du capitalisme (Marx) étendue mécaniquement à l'impérialisme au tournant du XIXe-XXe siècle. On ne peut la placer dans le creuset du *Capital* et lire *L'Accumulation* sans noter sa découverte du boomerang explosif de l'impérialisme impliquant de *nouveaux rapports* de domination destructifs pour la planète. On ne peut s'économiser une lecture critique sur les liens entre masses et parti. On ne peut pas non plus la confiner dans une sorte d'idéalisme volontariste d'une femme passionaria qui, face au danger, à l'image de Sisyphe, aurait gravi sans faiblir la montagne de la révolution avant d'être assassinée, la social-démocratie allemande pensant pouvoir arrêter l'horloge de la révolution par la liquidation physique de révolutionnaires en commandant les corps-francs. Ironie de l'histoire. La social-démocratie a liquidé ses opposants radicaux, développé une stratégie de réformes en Allemagne et s'est faite balayer à son tour par un radicalisme (contre)révolutionnaire : le « national-socialisme » ou nazisme. Diverses attaques après-coup, pour discréditer la femme révolutionnaire, prétendent encore qu'elle serait devenue, avec Karl Liebknecht, une martyre, une « icône défraîchie » (Weill, 2008, 7) interrogent. En d'autres termes, on ne peut pas lire deux parties de son œuvre (théorique et politique) comme étant séparées, clivées en basculant dans le déterminisme. L'indétermination de l'histoire a une relation étroite avec sa découverte originale de l'impérialisme et son attention pour les masses. Peut-on l'expulser ainsi de l'histoire du XXe siècle en cédant ainsi nous-même au déterminisme ?

Après sa mort brutale, la dialectique *socialisme ou barbarie* qui se grippe, verra émerger un monstre effrayant et inattendu, le fascisme en Italie, le national-socialisme en Allemagne rêvant d'un Troisième Empire, dans une guerre encore plus « totale » que celle de 1914-1918, avec une domination « totale » impliquant une industrie raciste d'extermination de masse (Auschwitz, Hiroshima, bombardements massifs, soldats des tranchées et des champs de bataille des deux grandes guerres, dont une partie significative vient des colonies) alors qu'émergera en 1945 le nouvel impérialisme conquérant (Hiroshima), avec la montée d'un nouvel empire (Chine). Lourd héritage et nouveaux vertiges dont hérite le XXIe siècle.

Conclusion

Loin d'être inactuelle, Luxemburg est actuelle comme Gramsci après elle. L'intégration de sa découverte, de son engagement dans la révolution et son accent sur les masses aujourd'hui, son

opposition à la guerre, exige un travail critique de mise en contexte et de traduction dans les débats d'aujourd'hui. Le présentisme n'est pas de mise. Toute création politique s'invente dans l'histoire et dans la longue durée nous dit Luxemburg à divers endroits de son œuvre et par sa vie.

Elle a eu le courage de regarder le réel de la force explosive en face et de lutter contre le déterminisme sous toutes ses formes (y compris théoriques) induisant le consentement ou la passivité.

Au tournant du XXe siècle, avec une intuition fulgurante nourrie d'une expérience tragique de l'histoire, Luxemburg a découvert les défis que l'impérialisme guerrier a posé à la révolution qui ne pouvait être que le fait des masses. Sa mort et l'évolution de l'Europe ne permet pas de trancher.

Luxemburg apporte un savoir, une riche expérience, une position qui ouvre des perspectives pour interroger nos propres résistances à *imaginer, voir, savoir* ce qui hier a constitué la modernité du capitalisme, de l'impérialisme colonial expansionniste, ses luttes, ses rêves et aujourd'hui son développement fulgurant et ses limites actuelles et aussi pour mettre à l'épreuve les modèles déterministes dans la connaissance et autoritaires dans la politique et dégager la puissance d'être (Spinoza).

Luxemburg fait partie des philosophies, des politiques du non consentement radical à la *force* impérialiste et son activité inlassable pour développer la *puissance* émancipatrice de la liberté tragique dans les luttes. Entre ce qui est *possible* et ce qui est *impossible*, la marge est incertaine. Les chemins inédits. Continuer le travail critique, élargir sa découverte aujourd'hui, exige de la (re)lire en ne faisant pas l'impasse sur la contrainte formulée par Balibar (2010) de la *convertibilité/inconvertibilité* de la violence (Caloz-Tschopp, 2015) qui est l'aporie du colonialisme, de l'impérialisme au tournant du XXe siècle et aujourd'hui.

L'œuvre bien vivante de Luxemburg qui, à chaque fois qu'on la relit met en route la pensée, fait partie du capital théorique minoritaire où peut se mettre en œuvre la liberté de pensée autrement. D'autres œuvres de la tradition de philosophie et de la politique sont anti-démocratiques, anti-révolutionnaires³². La tentation de céder à la fatalité symbiotique en appelant au conformisme et au consentement, à l'aveuglement devant les formes autoritaires d'organisation ou alors à l'indifférence, au conformisme face de la violence imprévisible nous le feraient-il oublier ?

Il faut relire Luxemburg, prendre la liberté de garder son œuvre en vie, nous remémorer son empreinte comme nous l'écrivions, et surtout repérer l'originalité, l'actualité d'une découverte de la « barbarie » et de ses recherches de trouées de liberté dans dureté des défis de la révolution des masses du prolétariat vers le « socialisme » dans une époque qui est aussi la nôtre dans un autre contexte. Tout en décrivant ce qui faisait la réalité tragique de l'impérialisme de son époque, avec une fidélité à la révolution durant toute sa vie, Luxemburg s'est engagée dans une totale incertitude avec les outils dont elle disposait. Luxemburg, intrépide révolutionnaire et théoricienne, a fait sa part. Elle nous a ouvert l'horizon de notre époque en devenir.

Bibliographie

Actuel Marx, Antonio Gramsci, no. 57, Paris, PUF, 2015.

Ali Tariq, Les dilemmes de Lénine. Terrorisme, guerre, empire, amour, révolution, Paris, éd. Sabine Wespieser, 2017.

Arendt Hannah, « Rosa Luxemburg, 1871-1919 », in *Vies politiques*, Paris, Tel-Gallimard, 42-69, 1974.

° *Les origines du totalitarisme*, (3 volumes, 1972a, 1972b, 1972c), Paris, Points-poche, 1972a,b,c.

° *Qu'est-ce que la politique ?* Paris, Point-essais, 1995.

° *Arendt. Les origines du totalitarisme. Eichmann à Jérusalem*, Paris, Quarto, Gallimard, 2002 (dir. Pierre Bouretz).

° Réflexions sur la révolution hongroise. Chapitre XIV (des Origines du totalitarisme), in *Arendt. Les origines du totalitarisme*.

° *Eichmann à Jérusalem*, Paris, Quarto, Gallimard, 2002, 896-938.

Balibar Etienne, *Violence et civilité*, Paris, Galilée, 2010.

° « The Infinite Contradiction », *Yale French Studies*, 142-164, 1995.

Bauer Otto, *La question des nationalités*, Paris, Syllepse, 2017 (nouvelle édition, préface de Claudie Weil).

Bloch Ernst, *Héritage de ce temps*, Paris, Klincksieck, 2017.

Caloz-Tschopp Marie-Claire, *L'évidence de l'asile. Essai de philosophie dys-topique du mouvement*, Paris, L'Harmattan, 2016.

° « « Extrême violence » et « citoyenneté/civilité » (Balibar). Le pari tragique de la convertibilité/inconvertibilité », *Rue Descartes* 2015/2 (N° 85-86), p. 114-147.

° « Apartheid en Europe : le défi de la citoyenneté/civilité dans un temps de guerre imprévisible », *Revue française d'histoire des idées politiques. Construction européenne*, 43, 231-255, 2016a.

° « Hannah Arendt, le fil rompu entre violence et révolution au XXe siècle, Colloque d'histoire contemporaine, Université de Lausanne », in Stéphanie Prezioso, David Chevolet (éds), *L'heure des brasiers. Violence et révolution au 20e siècle*, Lausanne, Ed. d'En Bas, 2011, p. 77-99.

° *Les sans-Etat dans la philosophie de Hannah Arendt. Les humains superflus, le droit d'avoir des droits et la citoyenneté*, Lausanne, Payot, 2000.

Caloz-Tschopp Marie-Claire & Amati-Sas Silvia, Wagner Valeria (dir.), *Trois concepts pour comprendre José Bleger. Symbiose, ambiguïté, cadre*, Paris, L'Harmattan, Paris, 2016.

Castoriadis Cornelius, « Guerre et théories de la guerre, Les illusions pseudo-clausewitziennes », *Guerres et théories de la guerre*, Paris, Ed. Du Sandre 351-427, 2016.

Chalamov Varlam, *Vichéra*, Verdier, 2000 (condamné pour avoir diffusé le testament de Lénine).

Benjamin, *Œuvres I, II, III*, Paris, Folio-essais, 2000.

Brion Hélène, *Aux féministes, aux femmes*, appel d'Hélène Brion contre la guerre, juillet 1914.

Fjeld Anders, « Du problème de la scientificité à la subjectivation politique. Marx contre Althusser dans Misère de la philosophie », *Actuel Marx*, 60, 153-169, 2016.

Davis Angela, « Les Etats-Unis sont en train de vivre une contre-révolution », *Mediapart*, 30.11.2016.

Grangé Ninon, *Oublier la guerre civile ?* Paris, Vrin, 2015.

° « La guerre civile (mondiale ?) et le dialogue Schmitt-Benjamin », *Astérian* (revue en ligne), no. 13-2015.

Haug Frigga, « Sur les traces de Rosa Luxemburg pour une démocratie par le bas », *Agone*, no. 59, pp. 137-143, 2016.

Honnet Axel, *Critique du pouvoir*, Paris, La Découverte, 2017.

Hudis Peter, *Interview par Mohsen Abdelmoumen*, publié in *American Herald Tribune*, 22.8.2017.

Jesi Furio, *Spartakus symbolique de la révolte*, Paris, éd. de la Révolte, 2015.

Kräpke Michael, « Retour sur une tradition méconnue : austro-marxisme et économie politique (I) », *Actuel Marx* 60, 122-139, 2016.

Lewin Moshe, *Le dernier combat de Lénine* (Préface D. Bensaïd), Paris, Syllepse, 2015 (Minuit 1967).

Liebknrecht Karl, *Lettre de Liebknrecht à la Conférence de Zimmerwald*, 10.11.2016.

Lindgaard Jack, « Nucléaire, le déclin irréversible », *Mediapart*, 12 septembre 2017.

Lindqvist Sven, *Exterminez toutes ces brutes*, Paris, Le Serpent à Plumes, 1992.

Lockak Danielle, *Etrangers : de quel droit ?* Paris, PUF, 1985.

Lorax Nicole, *La Cité divisée*, Paris, Payot, 1997.

Losurdo Domenico, « Pour une critique de la catégorie de totalitarisme », *Actuel Marx*, 35 2004/1, consultable sur <https://www.cairn.info/revue-actuel-marx-2004-1-page-115.htm>

Löwy Michael, « La révolution d'octobre et la question nationale », *Solidarités*, novembre 2017 (reprise de *Critique communiste*, no. 150, automne 1997).

Ludendorff Erich, *Der totale Krieg*, Munich, Ludendorff, 1935.

Luxemburg Rosa, *Révolution et démocratie. Actualité de Rosa Luxemburg*, Marseille, éd. Agone, no. 59, 2016.

° *La Brochure de Junius, la guerre et l'internationale, (1907-1916)*, 2014.

° « Fragment sur la guerre, la question nationale et la révolution (texte contemporain de son texte sur la révolution russe), in *Textes. Réforme, révolution, social-démocratie*, Paris, éditions sociales, 1982.

° « Discours devant le tribunal de Francfort (1914) », in *Œuvres*, Paris, éd. Sociales, 163-176, 1982b.

° *L'accumulation du capital* (traduction Irène Petit, tome I, II, Paris, Maspéro, 1976; voir aussi, *L'accumulation du capital*, Paris, in *Œuvres*, IV, Petite collection Maspéro, 1969.

° « Critique des critiques ou : ce que les épigones ont fait de la théorie marxiste », 137-177, 1976a.

Mandel David, *Les Soviétiques de Petrograd. Les travailleurs de Petrograd dans la révolution russe (1917-1918)*, Syllepse, 2017.

Mbembe Achille, *De la postcolonie. Essai sur l'imagination politique dans l'Afrique contemporaine*, Paris, Karthala, 2000.

Monnier Laurent, *L'apartheid ne sera pas notre passé. Il est notre avenir*. Le texte se trouve sur le site : exil-ciph.com

Muhlmann David, Alexei Gusev, Sobhanlal Datta Gupta, Frigga Haug, Ben Lewis, Isabel Loureiro, Ottokar Luban, Michael Löwy, Ogilvie Bertrand, *L'homme jetable. Essai sur l'exterminisme et la violence extrême*, Paris, éd. Amsterdam, 2012.

° *La seconde nature du politique. Essai d'anthropologie négative*, Paris, l'Harmattan, 2012.

° *L'homme jetable. Essai sur l'exterminisme et la violence extrême*, Paris, Ed. Amsterdam, 2012.

Olusaga D., Erichsen C., *The Kaiser's Holocaust* (Namibie), Kindley ed., London, 2001.

Présumev Vincent, *Guerre de 14-18 : hommage aux fusillés pour l'exemple lors du rassemblement pour la réhabilitation des fusillés pour l'exemple*, à Rocles dans l'Allier, 12.11.2013.

Robinson William I, « L'heure d'un changement de paradigme : la montée du capital transnational et le débat sur la classe dominante mondialisée », *Actuel Marx* 60, 43-60, 2016.

Rigouste Mathieu, *Etat d'urgence et business de la sécurité. Entretien avec Mathieu Rigouste*, niet-editions.fr, 2016.

Sassen Saskia, *Expulsions. Brutalité et complexité dans l'économie globale*, Paris, Gallimard, 2014.

Sevault E., Olivera Ph. (coord.), *Révolution et démocratie. Actualité de Rosa Luxemburg*, no. 59, Marseille, Agone, 2016.

Tosel André, *Etudier Gramsci. Pour une critique continue de la révolution passive capitaliste*, Paris, Kimé, 2016.

° *Le marxisme du 20^e siècle*, Paris, Syllepse, 2009.

Tosel André, Caloz-Tschopp Marie-Claire, Chollet Antoine, Felli Romain, « Luxemburg et Gramsci : quelle empreinte ? », *Le Courrier*, 18 avril 2016.

Traverso Enzo, *Les marxistes et la question juive*, Paris, Kimé, 1997.

° *Le totalitarisme. Le XX^e siècle en débat*, (1998), 2001 poche.

° *La pensée dispersée*, Paris, Léo Scheer, 2004.

° « L'histoire comme champ de bataille », Entretien avec Alexandre Prstojevic et Luba Jurgenson, *Vox-poetica (en ligne)*, 1.11.2011.

° *Mélancolie de gauche. La force d'une tradition cachée (XIX^e-XX^e siècle)*, Paris, La Découverte, 2016.

° Préface au livre d'Ilan Halevi, *Question juive. La tribu, la loi, l'espace*, éd. Syllepse, 2016.

Weil Simone, *L'Illiade ou le poème de la force. Poème du XXI^e siècle*, (introduit par Bernard Knox), Paris, Arléa, 2006 (1939).

Weill Claudi, « Rosa Luxemburg féministe ? », 2017.

Weill Claudie, Jörg Wollenbert, *Révolution et démocratie. Actualité de Rosa Luxemburg*, Agone, no. 59, 2016.

Weill Claudie, *Rosa Luxemburg. Ombre et Lumière*, Pantin, Le Temps des Cerises, 2008.

Vera Juan Manuel, « Rosa Luxemburg y la democracia », *Iniciativa Socialista*, no. 28, février 1994.

Zirtal Idith, *La nation et la mort. La Shoah dans le discours politique d'Israël*, Paris, La Découverte, 2004.

Documents, sources

Site de la Fundacion Andreu Nin, Barcelona.

Manifeste de la Conférence de Zimmerwald (1915).

¹ cité par Arendt au début du volume 2 des *Origines du totalitarisme, L'impérialisme* où elle relit Luxemburg (1972b). Soulignons que dans cette citation Arendt met l'accent sur le processus d'*appropriation généralisé* de l'impérialisme.

² Je remercie Claudie Weill pour la lecture attentive de mon texte.

³ Citons la citation plus complète : « La liberté seulement pour les partisans du gouvernement (bolchévique), pour les membres d'un parti, aussi nombreux soient-ils, ce n'est pas la liberté. La liberté, c'est toujours la liberté de celui qui pense autrement. Non par fanatisme de la justice, mais parce que tout ce qu'il y a d'instructif, de salutaire et de purifiant dans la liberté politique tient à cela et perd de son efficacité quand la liberté devient un privilège » (Luxemburg R., *La révolution russe, Le but final*, Paris Spartacus, 2016 (1918), p. 212.

⁴ Une récente parution interroge une des exigences épistémologique des études postcoloniales et sur l'histoire des empires coloniaux, financiers européens, à savoir « déprovincialiser » l'Europe. Suffit-il d'opposer les logiques d'Etat-nation et les Metropolis pour y parvenir ? Paris aurait-elle été « la capitale du « tiers monde » » ? Goebel Michael, *Anti-Imperial Metropolis. Interwar Paris and the Seeds of Third World* (traduit par la Découverte, 2017).

⁵ Ces deux notions prennent de plus en plus d'importance aujourd'hui dans de multiples faits concrets. Un exemple parmi d'autres, les armes « explosives » et « imprévisibles ». L'usage des armes explosives en zone peuplée a augmenté largement ces dernières années, notamment en Syrie, tuant et blessant plus de 33.000 personnes en 2015. Le degré de précision de cette arme est « imprévisible » selon le Centre international de déminage humanitaire de Genève (information ATS, 6.2.2017).

⁶ Pensons par exemple, pour ce qui est de la France, au groupe *Socialisme ou Barbarie* (Castoriadis, Lefort, Morin, etc.).

⁷ Voir à ce propos, l'exposition *L'effet boomerang. Les arts aborigènes d'Australie*, du Musée d'ethnographie de Genève 2017 – www.meg-geneve.ch

⁸ Je n'aborde pas dans cet article le débat entre parti/conseils, dépassement de la forme/parti et des autres problèmes d'organisation.

⁹ Pour ce qui est de l'Allemagne coloniale, soulignons une des conséquences dans les pays colonisés : le génocide des Herrerros (1904-1908) (Olusaga&Erichsen, 2001). On pourrait parler aussi (ce que R. Luxemburg ignorait) de l'intégration de 4 millions de « gens de couleurs » des colonies comme « capital humain » des empires dans les armées françaises (« tirailleurs sénégalais », anglaises (avec la théorie des « races martiales »). Pour la guerre de 1914-1918, l'Angleterre a engagé 1 million 750 mille indiens et la France 600.000 prolétaires-soldats en provenance de leur colonie. Je ne dispose pas des chiffres pour l'Allemagne. Quant à ce pays, il a tenté de fomenter des révoltes dans les colonies anglaises et françaises pour les affaiblir dans la concurrence inter-empires. Rosa Luxemburg ne disposait pas de ces informations. Hannah Arendt n'a pas intégré ces faits, si ce n'est par le biais de l'esclavage. L'analyse de l'effet boomerang pourrait être complétée par ces faits.

¹⁰ Voir notamment à ce propos, Brepohl Marion, *Politique de la mémoire et colonialité*, in Actes du colloque Desexil : l'émancipation en actes (à paraître 2018).

¹¹ Qu'on peut mettre en rapport avec la grève du ventre des femmes. Je remercie Claudie Weill pour ce rappel.

¹² Ce livre fournit une description des transformations de la guerre, mais n'est pas un concept permettant de saisir le rapport entre violence et formes de guerres impériales globalisées. Depuis le tournant impérialiste globalisé et en intégrant sa longue genèse historique, nous manquons d'un concept, d'un « nœud de conceptualisation » pour décrire l'état de violence de la politique. Pour remplir la rupture, ce vide, Ninon Granger (2015) propose « l'opérateur », « l'image conceptuelle » de « guerre civile mondiale », qui fournit un autre angle d'attaque de la « catastrophe » de Rosa Luxemburg, ce qui reste à faire.

¹³ Il y a eu 31 autres assassinats de la répression à cette époque.

¹⁴ Dont les fragments connus aujourd'hui ont été publiés par le Stern du 12 janvier 1995.

¹⁵ En lisant son oeuvre, on trouve un foisonnement de problèmes, par exemple : le rapport entre violence et révolution (souligné par Arendt), l'articulation entre guerre civile interne et guerre impériale externe ou si l'on veut, une redéfinition de la guerre, le repérage d'un conflit révolutionnaire qui, avec l'impérialisme ouvre l'horizon international (quelle en est sa teneur, s'agit-il seulement de « démocratisation » de la révolution ?, Le pouvoir est-il encore à prendre comme en 1917 en Russie ?), la dialectique entre une politique intérieure/internationale impériale de la *force* et une politique intérieure/internationale révolutionnaire de la *puissance*, dans un contexte colonial et impérialiste, (mots valables aujourd'hui).

¹⁶ Signalons que Claudie Weill est en train de préparer avec deux autres chercheurs un livre sur le nationalisme germanique (prussification), en Pologne (russification), en Autriche, où sera abordé la position nuancée de Rosa Luxemburg sur cette question.

¹⁷ Luxemburg Rosa, *L'accumulation du capital*, (1913), traduction et préface d'Irène Petit, éd. Maspero, no. 11, 1967, 2 vol. ; Lénine V., *L'impérialisme, stade suprême du capitalisme. Essai de vulgarisation. Œuvres*, éd. sociales, Paris, Moscou, éditions en langues étrangères, tome 22, 201-327.

¹⁸ Engels F., préface à la brochure de S. Borkheim, *A l'intention des patriotards allemands de 1806-1807*, cité dans Lénine, *Paroles prophétiques*, Œuvres, t. 27, Moscou, éd. En langues étrangères, 1961, 526-527.

¹⁹ in Gramsci A., *Œuvres politiques* I, 369 et suivantes (le Soviét est une forme universelle, ce n'est pas une institution russe)... et les textes de Rosa Luxemburg sur les conseils (révolutionnaires, de soldats, d'ouvriers, etc.). Par exemple, dans la note 82, p. 464 de son *Essai sur la Révolution*, Tel-Gallimard, 1967, (dont le dernier chapitre « *La tradition révolutionnaire et ses trésors perdus* », p. 318-419).

²⁰ « Sans élections générales, sans liberté illimitée de presse et de réunion la vie s'éteint dans toute institution publique, devient un simple semblant de vie où seule la bureaucratie reste l'élément actif. La vie publique s'endort progressivement, une douzaine de chefs de parti à l'énergie inépuisable et d'expérience illimitée dirigent et gouvernent. Parmi eux, en réalité, une douzaine de têtes exceptionnelles mènent le jeu et une élite de la classe ouvrière est invitée de temps en temps... à applaudir les discours des dirigeants et à approuver les résolutions proposées à l'unanimité – au fond, une affaire de clique.... » (Arendt, 1974, 48).

²¹ Au début du volume 2 des *Origines du totalitarisme, L'impérialisme* (Arendt 1972).

²² On retrouve cette philosophie d'aller-retour dans les politiques migratoires et plus particulièrement dans les politiques d'expulsions, alors que les mouvements de la migration sont bien plus complexes et impliquent le « droit au mouvement » (Caloz-Tschopp, 2016).

²³ On est frappé par les travaux de Simone Weil et d'Hannah Arendt qui reviennent à la guerre de troie pour qualifié, après Luxemburg la deuxième guerre mondiale à la suite de la première.

²⁴ Citons Pierre Ayçoberry, Raul Hilberg, Ian Kershaw, Saül Friedländer, Walter Laqueur, Bernard Wasserstein, Emilio Gentile, Jules Steinberg, Kathryn T. Gines, etc. et retenons la remarques sur l'évolution des strates d'écriture d'Arendt des *Origines du totalitarisme* par Domenico Losurdo (2004). A la catégorie de *l'impérialisme* (Angleterre, France), qui domine les deux premiers volumes fait place la catégorie de *totalitarisme* (qui va donner le titre à son ouvrage mais qu'elle n'a pas choisi) dans le troisième volume quand apparaît la césure de la guerre froide et la confusion d'Arendt qui assimile nazisme et stalinisme au moment de la guerre froide. On mesure le poids des travaux de Luxemburg chez Arendt qui ressort de ses commentaires sur Rosa Luxemburg, aux Etats-Unis au moment de la guerre froide.

²⁵ Rosa Luxemburg a été elle-même détenue sous cette mention, lors de sa deuxième détention entre 1916 et 1918. Je remercie Claudie Weill pour son information.

²⁶ Comme elle ne pouvait pas connaître l'ampleur de l'usage de soldats des pays colonisés dans la guerre de 1914-1918 puis dans celle de 1939-1945 (avec en plus les noirs des Etats-Unis, fait qui a subsisté avec la guerre du Vietnam, d'Irak où même la *green Card* était promise aux latino-américains sans papiers qui tentaient de s'installer aux Etats-Unis) dans les guerres d'Irak. Machiavel décrivait une guerre où c'était les soldats du pays qui combattaient !

²⁷ Sans céder à une vision évolutionniste mécanique de l'histoire, on ne peut qu'être frappé par ces faits qui évoquent les dispositifs actuels des politiques d'asile (détention administrative et camps) et des prisons en Europe et ailleurs.

²⁸ Voir ses deux textes dans ce livre.

²⁹ Il faudrait ici reprendre de manière détaillée la position de Lénine et la sienne en intégrant la découverte de Luxemburg sur l'aspect explosif, imprévisible de l'impérialisme guerrier (on pourrait ajouter de la guerre civile), ce que je ne peux pas faire ici.

³⁰ Dont Lénine lui-même pourrait en être un exemple parlant.

³¹ En écrivant cela, je ne peux m'empêcher d'observer les intérêts et d'entendre les débats sur la reconstruction de la Syrie (et avant du Liban).

³² La question rejoint une multitude de travaux sur le rapport soumission/insoumission, obéissance/désobéissance civique, le rôle la place de l'imagination (Castoriadis) dans l'histoire de la philosophie, etc. .